

ILES, DE RÉ AUX GALAPAGOS

Une exposition du Muséum national d'histoire naturelle présentée à l'Espace Mendès France jusqu'au 28 octobre. Deux conférences à noter : «Les îles des cosmographes, de la Renaissance aux Lumières», par Franck Lestringant, le 18 octobre à 18h30 ; «Les îles du Ponant, enjeux et perspectives», par Louis Brigand, le 23 octobre à 20h30.

PRÉHISTOIRE

Jean Clottes, conservateur général honoraire du patrimoine, est invité à l'Espace Mendès France le 20 novembre à 20h30 pour parler de «l'art des chamans des cavernes».

Les nouveaux métiers issus de la recherche en biologie moléculaire

Le 17 à 17h, à l'Espace Mendès France, débat animé par Yves Cenatiempo, avec Philippe Dessen, Jacques Haiech, Pierre-Etienne Bost, Stéphane Sermadiras, Christian Dumas.

Organisé par la Société française de biochimie et de biologie moléculaire et l'EMF IBMIG 40, av. du Recteur Pineau 86000 Poitiers

Ethique et progrès scientifique

Le 17 à 21h, à l'Espace Mendès France, débat avec Alain Claeys, député de la Vienne, rapporteur du groupe parlementaire sur le projet de loi de bioéthique, et Jacques Haiech, professeur à l'Université de Strasbourg, Raymond Julien, professeur à l'Université de Limoges, et Jean-Yves Le Déault, biochimiste.

L'évolution de l'enseignement de la biologie

Le 18 à 14h30, au CNED (Chasseneuil - Futuroscope). Table ronde - Plateau télévision - Connexion avec le réseau des lycées ou conception d'une cassette, avec Jean Wallach, François Nau, Jean Figarella, Brice Casanova, Claude Siret.

Le dernier livre de Jean-Jacques Salomon, *Le scientifique et le guerrier* (Belin «Débats»), est un plaidoyer pour davantage d'éthique et de responsabilité de la part des scientifiques en dénonçant les dérives de leur compromission avec le complexe militaro-industriel. Nous lui avons demandé de commenter le sondage réalisé par la Sofres pour le ministère de l'Éducation nationale qui montre que les Français ont confiance dans la science mais se méfient des produits générés par celle-ci.

Que les Français aient confiance dans la science, tout en se méfiant des produits qu'elle peut engendrer, me paraît une réaction de bon sens. La recherche scientifique apporte incontestablement des progrès, un mieux-être, des conditions de vie matériellement facilitées, au moins dans les pays industrialisés. De ce point de vue, il y a un «avant» et un «après» dans le domaine de la santé, de l'éducation ou du travail qui rend absolument obsolètes des solutions techniques, des procédures institutionnelles, des comportements tout en améliorant le décor matériel dans lequel nous vivons. Comme disait Spinoza, la connaissance libère, et c'est parfaitement vrai !

Mais simultanément l'accélération du progrès et l'évidence des risques qu'entraîne le recours à des produits nouveaux, souvent trop hâtivement mis sur le marché, ont de quoi susciter quelque méfiance. La science n'est pas pour rien dans la réalité de certaines menaces auxquelles les sociétés postmodernes sont exposées : armement atomique, déchets nucléaires à vie longue, médicaments dangereux comme celui que les laboratoires Bayer ont pu introduire contre le cholestérol, incertitudes liées aux OGM, au clonage, à l'effet de serre, etc. La face exclusivement positive que comportait l'image du progrès a connu quelques dimensions moins heureuses depuis le xx^e siècle – des gaz asphyxiants de la Première Guerre mondiale à la bombe atomique et aux camps d'extermination de la Seconde Guerre mondiale. Et depuis, Tchernobyl ou Bhopal ont pu susciter des réserves, ma foi très justifiées. Comme l'a dit André Malraux : «Depuis les gaz de 14-18, il y du négatif au bilan de la science» ; ou Oppenheimer : «Avec Hiroshima la physique a connu le péché.» Peut-être vivons-nous sur l'idée reçue d'une science pure, désintéressée, vouée au bien de l'humanité, dont le xx^e siècle a vu en Pasteur le modèle. Mais il y a toujours eu une ambivalence de l'institution scientifique : ambivalence propre, comme l'a souligné le sociologue Robert Merton, à toutes les institutions sociales, à laquelle toutefois certains scientifiques entendent faire spécifiquement échapper l'institution dont ils sont les héros. Merton a montré que le «piédestal»

sur lequel notre civilisation les a placés tient à une imagerie conventionnelle qui les dépeint «comme s'ils étaient plus que des humains, comme des dieux dans leur créativité, mais aussi comme moins que des humains, privés des passions, des attitudes et des liens sociaux propres aux gens ordinaires. Le résultat est qu'ils ont été déshumanisés à force d'être idéalisés et, à l'occasion, tenus pour des idoles.»

Or, l'institution scientifique, de plus en plus étroitement associée aux entreprises privées, sinon tributaire de leurs intérêts, ou aux orientations stratégiques des Etats, ne ressemble plus en rien à ce qu'elle pouvait être encore au xx^e siècle. Quand la revue *Nature* exige désormais (depuis... août 2001 !) de chacun de ses

auteurs qu'il précise s'il a des liens d'argent avec des entreprises dont les activités sont liées à son programme de recherche, si donc le contenu des articles proposés peut être affecté par des conflits d'intérêt, c'est bien que l'institution ne fonctionne plus sur le mode idéal (ou idéologique) de la science suivant le modèle hérité de l'ère pastorienne. Si les «experts» sont objectifs ou neutres sous réserve de leurs liens avec les institutions subventionnant leurs travaux, le grand public n'a-t-il pas de bonnes raisons de se méfier ?

On n'est pas irrésistiblement du côté de l'anti-science quand on s'interroge sur certaines répercussions de la recherche scientifique – d'autant qu'il y a de plus en plus de scientifiques pour affronter ouvertement eux-mêmes

ces interrogations : qui a dit et écrit que la bombe H était une arme de génocide ? Non pas un public de profanes mais deux prix Nobel, Enrico Fermi et Isidor Rabi. Et ce n'est pas rendre service à l'institution que de la revendiquer comme un foyer inexorable de bienfaits et de vertus, alors qu'elle est devenue aussi une source de menaces et de risques. Pendant des années, le lobby nucléaire a expliqué que le salut des besoins énergétiques de l'humanité était du côté de ses centrales et sans aucun danger. Si les gens s'inquiétaient, c'est qu'ils étaient peureux, anti-science et anti-progrès. Aujourd'hui, le lobby est plus mesuré ou plus habile dans ses campagnes de relations publiques, et l'on n'est plus disqualifié du seul fait qu'on prend quelque distance critique à l'égard de ses proclamations. Reconnaître et faire sa place au principe de précaution dans la pratique de la recherche comme dans l'application de ses résultats n'est pas se ranger du côté de l'obscurantisme. Ou alors sont obscurantistes des scientifiques qui, comme Einstein, Oppenheimer, Pauling, Wiener, von Neumann et tant d'autres, ont réfléchi, souvent avec angoisse, à l'allégorie de l'apprenti sorcier et se sont demandé dans quelles conditions les pouvoirs de la science peuvent ne pas tourner au cauchemar. ■

JEAN-JACQUES SALOMON Ambivalence de la science

